

LÉGÈRE COMME UNE PLUME

Par Nathalie Crom

Le deuil ? Plutôt que le subir comme une période glaciaire, le sinologue Jean François Billeter a choisi, à travers l'écriture, d'en faire une étape de ressourcement intérieur. Porté par le souvenir vivace de Wen, son épouse.



« La mort n'existe pas. Il n'y a que la vie qui s'arrête. Le mal que font tous les autres discours », note Jean François Billeter dans ses carnets, le 19 novembre 2012. Dix jours plus tôt, le 9 novembre, était survenue la mort de Wen, sa compagne et son épouse depuis quarante-huit ans. « Quand vous perdez votre conjoint, les autres vous mettent à part des vivants. Voyant à côté de vous une place vide, ils en déduisent que vous n'êtes plus qu'à demi et que vous vivez dans le manque – alors qu'au contraire la vie n'a jamais été aussi intense. "Supportes-tu la solitude ?" me demandaient certains. Cette question me sidérait, car Wen était extraordinairement présente, mais d'une présence devenue changeante et imprévisible », écrit-il encore, dans les premières pages d'*Une autre Aurélia*. Un ouvrage bref et limpide, dans lequel il a rassemblé, extraites de ses carnets, les annotations où s'expriment avec une grande simplicité les émotions qu'il a ressenties au cours des quelques années qui ont suivi le décès de Wen. Avec la conviction, ajoute-t-il, que « de tels bouleversements sont riches en enseignements d'une portée plus grande. Ils nous apprennent de quoi nous sommes faits ».

Sinologue et philosophe, grand lecteur de Spinoza, traducteur et commentateur du penseur Tchouang-tseu (IV^e-III^e siècle avant J.-C.) et auteur de nombreux ouvrages sur la pensée chinoise ¹, Jean François Billeter est suisse, mais c'est à Paris qu'on le rencontre, pour évoquer la genèse de cet ouvrage singulier et lumineux : « Cela fait très longtemps que j'ai l'habitude de prendre des notes pour moi-même, afin de fixer des idées quand elles apparaissent et ainsi de pouvoir ensuite y revenir et les développer. C'est après plusieurs mois que je me suis rendu compte que les notes »

Wen, décédée en 2012, a partagé la vie de Jean François Billeter pendant quarante-huit ans.

» ayant trait à la disparition de ma femme, mises bout à bout, étaient susceptibles de former un ensemble. Puis j'ai commencé à me dire que ces réflexions, qui m'avaient été utiles à ce moment de ma vie, pouvaient être utiles à d'autres. » D'autant plus, ajoute-t-il, que « mon expérience ne cadrerait pas du tout avec les idées convenues qu'on a sur le deuil. C'était plus intéressant que ce qu'on en dit d'habitude. Il existe, autour de la mort, tout un vocabulaire que j'ai récusé : le "décès", la "perte", la "séparation", le "veuvage"... Car ce lexique m'a paru non seulement inadapté pour dire ce que je traversais, mais qui plus est néfaste, parce que décourageant ».

À LIRE

Une autre Aurélia, éd. Allia, 92 p., 7€, et **Une rencontre à Pékin**, éd. Allia, 152 p., 8,50€.

Il est une idée forte, née de la fréquentation de la pensée chinoise, dont les travaux antérieurs de Jean François Billeter portent l'intuition et que l'expérience vécue après la mort de Wen a cristallisée : la neutralité de l'émotion. Il explique : « L'émotion est, physiologiquement, une mise en branle

de l'individu, un mouvement qui vous saisit entièrement. Et qui peut être connoté de différentes façons, vécu comme une affliction ou, au contraire, comme une joie. Prenez les enfants : parfois, ils ne savent pas s'ils pleurent ou s'ils rient, ils passent de l'un à l'autre en un instant avec une extrême facilité. C'est parce que, d'un point de vue physiologique, c'est la même chose. Découvrir cela, c'est une ressource pour l'individu qui souffre. Quand il est bouleversé par l'émotion, il peut interpréter cette émotion de plusieurs façons, angoissantes ou heureuses. Je l'ai découvert en m'observant moi-même. »

Ce mouvement est à l'œuvre dans *Une autre Aurélia* où, aux bouffées de chagrin et de solitude, le disputent, de plus en plus vivement au fil des pages, les mille manifestations de la permanence du sentiment qui les unissait – la permanence aussi de la présence de Wen : « Une présence continue, légère comme un parfum, comme un vertige infime, comme un tremblement de terre à peine sensible, qui me fait doucement tanguer. Continue comme une mélodie seconde que je perçois quand je dresse l'oreille », notait-il le 21 juin 2013. Autre observation, dont Jean François Billeter fait « une loi » : « Le passage du registre passif au registre actif. Quand je me plains, quand je suis triste, je suis dans une attitude passive. Quand je veux en sortir, je me dis que notre histoire continue, ou que ce que je fais aujourd'hui sans elle, je le fais pour elle. J'ai ainsi toutes sortes de recours, presque de recettes, qui ont en commun de me faire passer d'une attitude passive à une attitude active. C'est un passage qui a un effet positif très marqué, et une idée qui m'intéresse, au-delà de la disparition de Wen. »

AU-DELÀ DES MOTS

« A la mort de l'autre, nous sommes voués à la mémoire, et donc à l'intériorisation puisque l'autre, au-dehors de nous, n'est plus rien », écrit Jacques Derrida dans son ouvrage *Mémoires. Pour Paul de Man*. Préserver la mémoire de celui ou celle qui était et n'est plus, garder la trace de ce qui a été vécu et que la mort menace d'engloutir à jamais, inscrire sur la page blanche à l'encre noire et indélébile sa silhouette, les détails de son visage, ses traits de caractère... est l'un des moteurs de l'écriture. Le grand critique Jean Starobinski va même jusqu'à exprimer ce lien ainsi : « Toute littérature suppose la perte de l'objet et son remplacement (je ne dis pas sa représentation) sous les espèces du mot. »

Dans le *Journal de deuil* qu'il a tenu au cours des deux ans qui ont suivi la mort de sa mère en 1977, Roland Barthes note : « Je vis sans aucun souci de la postérité, aucun désir d'être lu plus tard [...], la parfaite acceptation de disparaître complètement, aucune envie de "monument" — mais je ne peux pas supporter qu'il en soit ainsi

pour mam (peut-être parce qu'elle n'a pas écrit et que son souvenir dépend entièrement de moi). » Quelques pages plus tard, Barthes évoque aussi « le travail par lequel (dit-on) on sort des grandes crises » et qui, pour lui, « n'est accompli que dans et par l'écriture », parce que, plongé qu'il est dans l'affliction, seule l'écriture lui apparaît comme « "chose qui fait envie", havre, "salut", projet... De son désir d'« intégrer [son] chagrin à une écriture » naîtra bientôt *La Chambre claire* (1980). Ainsi, écrire, ce n'est pas seulement sauver les morts de l'oubli, c'est aussi tenter de se projeter vers l'avenir, de renouer avec le principe vital. Même si « toute perte est irréparable, doit le rester », écrit Philippe Forest — dont toute l'œuvre, depuis *L'Enfant éternel* (1997), tourne autour de la mort de sa petite fille Pauline —, même si la littérature « ne répare rien du désastre de vivre » et ne peut transiger « sur le non-sens qu'il lui revient de dire », le geste d'écrire « nous rappelle au rien et nous retient à la vie » tout à la fois.

Parallèlement à *Une autre Aurélia*, et d'une forme radicalement différente, paraît aussi *Une rencontre à Pékin*, dans lequel Jean François Billeter fait le récit de sa rencontre avec Wen, au début des années 1960, alors qu'il était étudiant en Chine. « Cet ouvrage, je l'ai écrit d'abord pour mes petites-filles. L'aînée, qui a 8 ans, a connu Wen et s'en souvient très bien, mais les autres non. Elles découvriront ainsi un jour qui était leur grand-mère. » S'il affirme que l'idée d'écrire pour conjurer la mort lui est étrangère, Jean François Billeter accepte cependant celle que ces deux minces livres composent, pour Wen, une sorte de tombeau : « Je ne déteste pas cette expression. Si l'on considère le tombeau littéraire comme un hommage, destiné à durer, cela me convient, car il n'y a là rien de sinistre ou de sépulcral. Même si ce n'était pas du tout la volonté qui est à l'origine de ces deux livres. Je ne suis pas un écrivain, je me sers de l'écriture lorsque j'ai besoin de formuler quelque chose pour moi-même. Ces deux livres, complètement singuliers par rapport aux autres que j'ai écrits, n'auront pas de suite. En ce qui concerne Wen, j'en resterai là. » ●

1 Les livres de Jean François Billeter sont édités chez Allia, notamment *Leçons sur Tchouang-tseu, Un paradigme, Esquisses* (nouvelle édition 2017).